

SEMINAIRE 2004-2005 : *La psychanalyse mortelle ? Séance du 11 mai 2005.*

Dans la séance du 15 janvier 1958, Lacan énonce : « Il n'y a pas de question d'Œdipe s'il n'y a pas le père, et inversement, parler d'Œdipe, c'est introduire comme essentielle la fonction du père. »<sup>1</sup>

Voilà pourquoi je vous ai dit, en substance, dans l'argument que vous avez reçu, que Lacan faisait subir à Freud un traitement, lacanien, de son Œdipe, à lui, Freud. En termes plus rigoureux encore, Lacan, par son écriture de la métaphore paternelle substitue un fondement purement littéral à ce qui n'était, ou ne restait toujours, en somme, chez Freud, qu'un fondement mythique du complexe d'Œdipe. Voilà ainsi l'opération lacanienne du Nom-du-Père refilee à Freud. Et si le Nom-du-Père, fragile, complexe, est anéanti par la *perversion*<sup>2</sup>, la psychanalyse ne pourra s'en relever. Elle sera morte. Bien morte. Comme nous allons le voir maintenant.

Le père a successivement trois fonctions qui se déploient généralement en trois temps pour l'enfant :

1. L'enfant, au départ, est un être assujetti aux multiples caprices de sa mère. Ces caprices, elle les lui parle. Ils sont articulés. L'enfant n'a de cesse de vouloir satisfaire sa mère en s'identifiant à l'objet de son désir supposé la combler. Mais il va s'apercevoir, pressentir, rencontrer, qu'au-delà de lui, pour sa mère mais aussi pour lui-même, quelque chose existe qui est structuré par le langage et c'est déjà là qu'agit, subrepticement, la *métaphore paternelle*. C'est le *phallus*, inommable comme tel, qui vient à se situer dans cet au-delà de l'enfant et qu'il pressent. Sa place symbolique est donc, marquée dans cet au-delà de l'enfant. Si cela se passe mal, de travers, il faut s'attendre à y rencontrer, cliniquement parlant, pour le sujet, quelques phobies ou même quelques identifications perverses s'il est persuadé qu'il est l'objet qui fait jouir sa mère, c'est-à-dire qui la comble...
2. Entre en jeu, maintenant, le père. Le père, c'est le *privateur* de la mère. Il la prive, sur un plan imaginaire, de son produit, l'enfant. L'enfant rencontre dès lors que sa mère est renvoyée par le père à une *loi* dont, lui, l'enfant, n'a nullement la maîtrise. C'est la loi de celui, le père en l'occurrence, qui est censé posséder l'objet, précisément, l'objet comblant que l'enfant cherchait à être pour sa mère. L'interdit, chez Freud, portait sur l'enfant. *L'interdit*, chez Lacan, porte sur la mère. C'est aussi une affaire de *parole*, du cas que la mère fait de la parole du père. Il s'agit donc ici du « *non* », n.o.n., du père. De sa capacité, reconnue par la mère, à dire « non » ! Ce que n'arrive pas, par exemple, à dire le père du petit Hans, père carent, père impotent..

<sup>1</sup> J.Lacan, *Les formations de l'inconscient*, 1957-1958, séance du 15 janvier 1958, Seuil, 1998, p.166.

<sup>2</sup> Tous les soulignés en **gras**, dans les citations comme ailleurs dans cette séance, sont de moi.

3. Mais, in fine, le père réel, s'il peut, aux yeux de l'enfant, fils et fille, priver la mère du phallus, c'est aussi qu'il peut faire la preuve qu'il l'a, le phallus et que, par conséquent, il est celui qui peut le lui donner. C'est vraiment là, alors, ce qui va permettre aux enfants d'y faire avec le *phallus* : le fils s'identifiera au père (qui l'a) ; la fille l'incorporera, ce père potent, à son propre désir, en le devenant, ledit phallus,...pour l'autre.

L'unique séance du 20 novembre 1963, du séminaire qui devait se tenir en 1963-1964, dite *Introduction aux Noms-du-Père*<sup>3</sup> marque un tournant. Lacan reparlera incessamment de cet arrêt définitif de ce séminaire consacré aux *noms du père*. Cette cessation de son enseignement sur ce sujet brûlant fait un *trou* dans l'enseignement, homologue à ce qui se cerne du Nom-du-Père. Le Nom-du-Père est lui-même un trou. Ce trou dans la suite des séminaires devient alors une particularité même du Nom-du-Père. Ce trou dans le Séminaire fait agir la réalité du trou immanent à ce signifiant « Nom-du-Père ».

Ce signifiant, *Nom-du-Père* sera dorénavant présenté, mais par touches, par traits, par approches successives jusqu'au moment où Lacan trouvera, inventera, son écriture au moyen du *nœud borroméen*. Le séminaire avorté aura montré que tout n'est pas dicible à propos du Nom-du-Père. Ce trou dans le Séminaire devient alors emblématique de cet indicible du Nom-du-Père.

Lacan est ici sur la trace d'un Père contraire au Père que veut l'hystérique. Que veut l'*hystérique*, qu'appelle-elle comme Père ? Elle veut un *père idéalisé*, celui à qui le maître cède la place après qu'elle l'ait démasqué, châtré.

Il y a deux rêves dans le cas Dora. On sait que Lacan attachait beaucoup d'importance au *deuxième rêve*. Et tout spécialement au fragment oublié, duquel Dora ne se souvient qu'après l'interprétation de Freud concernant la première partie dans laquelle elle rêve que son père est mort : « Elle va tranquillement dans sa chambre et lit un gros livre qui se trouve sur son bureau. »<sup>4</sup>. Lacan dit alors à ce propos : « le second rêve marque que le père symbolique est bien le *père mort*, qu'on y accède que d'un lieu vide et sans communication. [...] Dans la boîte vide de cet appartement déserté par ceux qui après l'avoir invitée sont partis de leur côté au cimetière, Dora trouve aisément à ce père son substitut dans un gros livre, le dictionnaire, celui où l'on apprend ce qui concerne le sexe. Elle marque bien là que ce que lui importe, fût-ce au-delà de la mort de son père, c'est ce qu'il produit de savoir. Un savoir, pas n'importe lequel - un savoir sur la vérité. »<sup>5</sup>

<u>S barré</u>	→	<u>S1</u>	<u>désir</u>	→	<u>Autre</u>
a		S2	vérité		perte

<sup>3</sup> J.Lacan, *Des Noms-du-Père*, Seuil, 2005, pp.65-104.

<sup>4</sup> S.Freud, *Cinq psychanalyses*, PUF, p.74.

<sup>5</sup> J.Lacan, *L'envers de la psychanalyse*, 1969-1970, Seuil, 1991, p.111.,

*L'hystérique* se présente en tant que sujet divisé (S barré). Par quoi est-elle divisée ? Par ses symptômes. Que fait-elle produire chez l'autre ? Du savoir (S2). Car elle suscite en l'autre le signifiant maître (S1), producteur de S2, le savoir. Mais son but premier est de **démasquer la fonction du maître**. C'est précisément à cet endroit que va apparaître **le père idéalisé** : « Elle veut un maître. C'est là ce qui gît dans le petit coin en haut à droite pour ne pas le nommer autrement. Elle veut que l'autre soit un maître, qu'il sache beaucoup de choses, mais tout de même pas qu'il en sache assez pour ne pas croire que c'est elle qui est le prix suprême de tout son savoir. Autrement dit, elle veut un maître sur lequel elle règne. Elle règne, et il ne gouverne pas. »<sup>6</sup>

Lacan va maintenant attaquer et stigmatiser le **mythe freudien** du Père au niveau de son texte de *Totem et Tabou*, le Père, non plus tué sans le savoir (Œdipe et Laïos), mais le Père tué avec préméditation en s'aidant des frères. Celui donc du Père de la horde primitive de *Totem et Tabou* :

« Il est curieux qu'il ait fallu que j'attende ce temps pour qu'une pareille assertion, à savoir que le *Totem et Tabou* est un **produit névrotique**, pour que je puisse l'avancer, ce qui est tout à fait incontestable, n'est-ce pas, sans que pour ça je mette en rien en cause la vérité de la construction, c'est même en ça qu'elle est témoignage de la vérité [...] c'est au témoignage que l'obsessionnel apporte de sa structure à ce qui du rapport sexuel s'avère comme impossible à formuler dans le discours, que nous devons le mythe de Freud. »<sup>7</sup>

Mais aussi : « Tel qu'il s'énonce non plus au niveau du tragique avec toute sa souplesse subtile, mais dans l'énoncé du mythe de *Totem et Tabou*, le mythe freudien c'est **l'équivalence du père et de la jouissance**. C'est là ce que nous pouvons qualifier du terme d'un **opérateur structural** [...] Que le père mort soit la jouissance se présente à nous comme le signe de l'impossible même. Et c'est bien en cela que nous retrouvons ici les termes qui sont ceux que je définis comme fixant la catégorie du réel. »<sup>8</sup>

Le père de *Totem et Tabou*, va, dans la logique en marche chez Lacan, s'éloigner du mythe pur pour se réduire, comme il le dit, à **la fonction d'exception à la castration**, confirmant la règle de l'universalité de ladite castration : « *l'au moins un* qui ne soit pas serf de la fonction phallique »<sup>9</sup>.

La **logification lacanienne**, le **zéro** - nécessité logique extraite des axiomes de Peano afin de poser le successeur au niveau des nombres entiers - va ainsi se poursuivre :

<sup>6</sup> *Ibid.*, p.150. (séance du 18 mars 1970).

<sup>7</sup> J.Lacan, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, 1970-1971, séance du 9 juin 1971, inédit.

<sup>8</sup> J.Lacan, *L'envers de la psychanalyse*, *op.cité*, p.143.

<sup>9</sup> J.Lacan, *Le savoir du psychanalyste*, séance du 3 mars 1972.

« la castration pourrait être serrée d'un abord logique et de cette façon que je désignerai d'être numérale. Le père non seulement est castré mais il est précisément castré au point d'être qu'un *numéro*. »

« L'équivalence logique de la fonction du père est très précisément ceci : cette fonction du zéro trop souvent oubliée. » Mais seul le père a cette fonction numérale. Pas la mère.

Mais c'est précisément cette fonction qui sert de repérage et au *matriarcat* et à *l'hystérie*, car, l'hystérique, par exemple, évite la castration en l'unilatéralisant du côté de son partenaire. C'est lui, dit-elle, qui est châtré. Il le lui faut châtré. Elle n'y est alors pas soumise, elle, à la castration. Le partenaire, il lui faut seulement qu'il réponde, qu'il soit ce qui répond à la place du phallus.

« Il n'y a pas de doute sur ce qui est la mère [...] la mère dans sa lignée est je dirais *innombrable* [...] elle n'est pas à numérer parce qu'il n'y a pas de point de départ, la lignée maternelle a beau être nécessairement en ordre on peut la faire *partir de nulle part*. »<sup>10</sup>

En fait, Lacan s'achemine vers *la nomination*. Le Père, c'est la nomination, une problématique et une fonction de nomination :

« Ce qui est nommé père, le Nom-du-Père, si c'est un nom qui lui a une efficace, c'est précisément parce que quelqu'un *se lève pour répondre*. Sous l'angle de ce qui se passait pour la détermination psychotique de Schreber c'est en tant que signifiant capable de donner un *sens* au désir de la mère qu'à juste titre je pouvais situer le Nom-du-Père. Mais au niveau de ce dont il s'agit, quand c'est disons l'hystérique qui l'appelle, ce dont il s'agit c'est *que quelqu'un parle*. »<sup>11</sup>

Enfin, Lacan, va faire une percée, à nouveau, sur la fin de son œuvre, en trouvant *une solution borroméenne* aux problèmes que soulève son Nom-du-Père, abordé alternativement par une approche dans le *Tragique* (le théâtre, le mythe...) et par une approche *scientifique* (l'algorithme, la numération...). Quels problèmes ? Celui d'être une *métaphore* ou un *trou* ? Celui d'être *écrit* au *singulier* ou au *pluriel* ? Celui d'être un *nom* ou un *nombre* ? Lacan va articuler le Nom-du-Père avec ses trois registres R, S et I, tels que maintenant il les a noués ensemble au niveau du nœud borroméen, précisément à partir de son séminaire éponyme *RSI*, de 1974-1975. Le Nom-du-Père devient *la quatrième consistance*, le *quatrième anneau explicite*, là où il n'était qu'implicite dans le nœud à trois, RSI.

« Je poserai, si je puis dire, cette année la question de savoir si quant à ce dont il s'agit, à savoir le nouement de l'imaginaire, du symbolique et du réel, il

<sup>10</sup> J.Lacan, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, séance du 19 juin 1971, inédit.

<sup>11</sup> *Ibid.*

faillie cette *fonction supplémentaire* en somme d'un tore en plus, celui dont la consistance serait à référer à la fonction dite du père. C'est bien parce que ces choses m'intéressaient depuis longtemps, quoique je n'avais pas encore à cette époque trouvé cette façon de les figurer, que j'ai commencé *Les noms du père*. »<sup>12</sup> Il s'agit, bien sûr de l'unique séance du 20 novembre 1963.

« Qu'est-ce qu'il a fait Freud ? Je vais vous le dire : il a fait le nœud à quatre avec ses trois que je lui suppose peau de banane sous le pied. Mais alors voilà comment il a procédé : il a inventé quelque chose qu'il appelle *réalité psychique*. »<sup>13</sup> Et Lacan de continuer : « Ce qu'il appelle réalité psychique a parfaitement un nom, c'est ce qui s'appelle *complexe d'Œdipe*. »<sup>14</sup>

La réalité psychique de Freud, devient ainsi, l'un des noms du père. Et au complexe d'Œdipe est dorénavant attribuée une fonction lacanienne supplémentaire ou, comme il le dit, une fonction de *suppléance*. Le complexe d'Œdipe est devenu, dorénavant, un Nom-du-Père.

C'est à ce moment du séminaire RSI que dans l'œuvre de Lacan, un nouveau sens est donné au Nom-du-Père : ce terme qui désignait jusqu'alors **le nom donné au père**, vient aussi à désigner **le nom donné par le père** : « Il faut du symbolique pour qu'apparaisse individualisé dans le nœud ce quelque chose que moi je n'appelle pas tellement le complexe d'Œdipe - ce n'est pas si complexe que cela -, j'appelle ça le Nom-du-Père, ce qui ne veut rien dire que le père comme nom - ce qui ne veut rien dire au départ - non seulement le père comme nom, mais le père comme *nommant*. »<sup>15</sup>

Il y a ainsi, un renversement de sens. Le père nommé, devient aussi un père nommant. Ce renversement est supporté par le trou du nœud borroméen, car... : « La *nomination* c'est la seule chose dont nous soyons sûr que ça fasse *trou*. »<sup>16</sup>

Est-ce... « que ce soit au trou du symbolique que soit conjointe la nomination » ? Que nenni ! Font trou : la nomination symbolique, c'est le *symptôme* ; la nomination imaginaire, c'est *l'inhibition* ; la nomination réelle, c'est *l'angoisse*. Ces trois nominations sont, pour Lacan, trois noms du père :

« Le symbolique, l'imaginaire et le réel en tant qu'à mon sens, avec le poids que j'ai donné tout à l'heure au mot sens, c'est ça les noms du père, les noms premiers en tant qu'ils nomment quelque chose. »<sup>17</sup>

*Une consistance*, indifféremment, - c'est-à-dire sans privilège d'aucune - fait fonctionner le Nom-du-Père à partir des quatre consistances nouées

<sup>12</sup> J.Lacan, *RSI*, séance du 11 février 1975, inédit.

<sup>13</sup> *Ibid.*, séance du 13 janvier 1975.

<sup>14</sup> *Ibid.*, séance du 11 février 1975.

<sup>15</sup> *Ibid.*, séance du 15 avril 1975.

<sup>16</sup> *Ibid.*, séance du 15 avril 1975.

<sup>17</sup> *Ibid.*, séance du 11 mars 1975.

borroméennement. Car il y a une « identité entre les trois termes du symbolique de l'imaginaire et du réel au point qu'il nous semble exigible de retrouver dans chacun cette triplice, cette trinité du symbolique, de l'imaginaire et du réel. »<sup>18</sup>

C'est à partir du *quatrième rond*, seulement, que s'introduit une *distinction* entre les trois autres ronds, qu'on peut les nommer de noms différents. R, S, I : des noms du père. Le quatrième rond est le support d'une *fonction de nomination* : « La nomination c'est un quart élément » dit alors justement Lacan. R, S, I, comme noms du père (au pluriel) signifient une conjonction, dont, peut-on dire, le *Nom-du-Père* (au singulier) est *l'opérateur*. Et le *nœud borroméen*, lui-même, devient pour Lacan, *un nouveau Nom-du-Père*.

L'extrême pointe de l'œuvre verra Lacan, par deux fois, qualifier le Nom-du-Père de *Nom de Nom de Nom*. La première a lieu dans la préface qu'écrit Lacan au livre intitulé *L'éveil du printemps* du dramaturge F. Wedekind. Il dit : « Mais le père en a tant et tant [supposés de noms] qu'il n'y en a pas Un qui lui convienne, sinon le Nom de Nom de Nom. Pas de Nom qui soit son Nom-Propre, sinon le Nom comme *ex-sistence*. »<sup>19</sup> La deuxième se situe, quelques temps plus tard, au cours de la séance 11 mars 1975 du séminaire *RSI* : « *L'hommoinzin* Dieu, le vrai de vrai, c'est Lui – grand L – qui a appris au parlêtre à faire nom pour chaque chose. Le non-dupe du Nom de Nom de Nom du père, le non-dupe erre : sans cela, pour le zist ou le zest éternité. »<sup>20</sup>

Lacan, on vient de l'entendre, débouche sur la notion d'*ex-sistence*. C'est d'ailleurs dans ce séminaire, *RSI*, en 1975 donc, qu'il essaye de donner à cette notion *un statut logique et topologique*.

« Dans ce qui est l'existence, nous jaspions quelque chose qui participe du général, alors que tout ce pourquoi c'est fait, mon petit nœud borroméen c'est pour vous montrer que l'ex-sistence c'est de sa nature ce qui est *ex*, ce qui tourne autour du consistant, mais qui fait intervalle et qui dans cet intervalle a trente-six façons de se nouer. »<sup>21</sup>

Il faut savoir que Lacan va transporter dorénavant trois notions clés : *l'ex-sistence* (à partir du réel), *le trou* (à partir du symbolique) et *la consistance* (à partir de l'imaginaire). Mais l'équivalence des trois ronds, dans le nœud borroméen à trois, fait que le Réel est *triple*, possédant à la fois, en lui-même, une ex-sistence, un trou et une consistance. De même pour les deux autres. Il y a une ex-sistence du symbolique et de l'imaginaire ; une consistance de S et de I, comme de R. Un trou dans S et I, comme dans R. De plus, noués en nœud

<sup>18</sup> *Ibid.*, séance du 13 mai 1975.

<sup>19</sup> J.Lacan, « Préface » de F.Wedekind, *L'éveil du printemps*, trad. F.Regault, Paris, Gallimard, 1974.

<sup>20</sup> J.Lacan, *RSI*, 11 mars 1975.

<sup>21</sup> J.Lacan, *RSI*, 13 janvier 1975.

borroméen à trois, le nœud lui-même est troué, ex-sistant (réel du nœud) et consistant (le nœud tressé).

Tout ceci aura donc débouché sur cela : le Nom-du-Père est un Nom de Nom, l'inscrivant ainsi dans une *ternarité* au sein d'une *pluralité* des noms du père.

Résumons. Nom-du-Père désigne aussi bien :

- le nom donné *au* père, celui qui est préalablement reconnu par la mère, celui qui occupe sa place dans la fonction de la métaphore paternelle ;
- le nom donné *par* le père à un autre ou à autre chose. Ici, c'est la fonction du père en tant que nommant, c'est le père du nom. Mais Lacan dit, dans la séance du 19 mars 1974 du séminaire *Les non-dupent errent* que sa « dégradation » au niveau d'un « nommer à » (une tâche, une fonction, un poste ...), un nommer à social, peut avoir des effets de *forclusion*, c'est-à-dire de folie (Cf. Schreber) ;
- le *nom en propre du père*. Mais, là, il y a un *trou*. C'est ce qu'on a appelé, avec Lacan, *le réel du père symbolique*. Car aucun père ne peut dire « je le suis »... Sauf à être Dieu qui répond à Moïse, à partir du « Buisson ardent » : « je suis ce que je suis ».

Il n'y a donc *aucun nom qui soit propre au père*, raison pour laquelle il y en a une pluralité. Et le Nom de Nom de Nom, *in fine*, est le nom auquel va répondre, mais sans s'y identifier, celui qui, préalablement *nommé* par la mère,....*nomme* !

Reste le quatrième rond...*l'un en plus* : « La nécessité qu'un quatrième terme vienne ici imposer ces vérités premières est justement ce sur quoi je veux terminer, c'est à savoir que sans le quatrième rien n'est à proprement parler mis en évidence de ce qu'est vraiment le nœud borroméen. »<sup>22</sup>

Le quatrième anneau, c'est le Nom-du-Père, c'est *l'un en plus* qui permet de compter en les différenciant comme tels, le réel, le symbolique et l'imaginaire. C'est le Nom-du-Père, c'est-à-dire le père comme nom - nom innommable bien sûr, à l'enseigne de celui de Dieu – mais dont le *tourbillon*, comme s'exprime Lacan dans ces derniers séminaires, « *crache* » et recrache les noms du père : c'est-à-dire, encore, R, le réel, S, le symbolique, I, l'imaginaire.

Ainsi, vous l'aurez compris, *abolir* le Nom-du-Père, aujourd'hui dans une société qui ne fait que pousser à la jouissance, une jouissance sans désir, ou qui cherche à faire la peau au désir, c'est-à-dire au sujet tel que la psychanalyse le promeut de l'avoir rencontré par l'expérience, abolir le Nom-du-Père, c'est *tuer* la psychanalyse. Je vous remercie...

<sup>22</sup> J.Lacan, *RSI*, 13 mai 1975.